

Compte rendu

Ouvrages recensés :

Marcel DÉTIENNE, *Comparer l'incomparable*. Paris, Éditions du Seuil (coll. « La Librairie du xx^e siècle »), 2000, 144 p.

Id., *Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français raciné*. Paris, Éditions du Seuil (coll. « La Librairie du xx^e siècle »), 2003, 173 p.

par Frédéric Laugrand

Laval théologique et philosophique, vol. 63, n° 2, 2007, p. 418-420.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016796ar>

DOI: 10.7202/016796ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

depuis l'Antiquité sont répertoriées et résumées, par lui, avec la plus scrupuleuse objectivité. L'auteur nous offre ainsi, en un peu plus d'une quarantaine de pages, un précieux guide de lecture, doublé d'une passionnante traversée de l'érudition. Il s'agit, à maints égards, de l'étude d'ensemble la plus attentive et la plus fouillée du chapitre II 19 ; et l'on est en droit d'espérer qu'elle s'imposera, par l'érudition dont elle témoigne, comme une référence. Prenant avec résolution le contre-pied d'une « interprétation minimale » (*minimal reading*) du texte, c'est-à-dire d'une interprétation réglée sur « the assumption that II.19 should be understood for the most part with reference to internal evidence » (p. 22), Biondi se fraie un chemin au travers des difficultés, et développe ses propres interprétations, qui serrent toujours au plus près le texte, dans l'optique d'une « interprétation maximale » (*maximum reading*), selon laquelle « the brief outline presented in [II.19] is meant to be filled in with all the pertinent details that can be found throughout the *corpus aristotelicum* » (p. 23). On appréciera notamment, parmi les nombreux résultats livrés par cette approche, la description détaillée des différents principes susceptibles d'être acquis par induction. Contre une interprétation exclusive, qui limiterait ces principes aux propositions immédiates composant les démonstrations, Biondi fait valoir, de façon convaincante, que le propos de II 19 s'accommode en fait, dans sa généralité, à tous les principes, c'est-à-dire à la fois aux principes prochains de la science démonstrative que sont les prémisses des démonstrations, et aux autres principes, comme les moyens termes, les hypothèses et les axiomes (voir p. 24-28).

Dans son « analyse critique », qu'il conçoit non pas seulement comme une analyse philologique ou historique, mais comme une contribution à part entière à la psychologie philosophique, Biondi s'applique à décrire par le menu ce qui constitue, dans son optique, le fondement ultime et largement implicite du propos d'Aristote en II 19 : l'ensemble des différentes capacités cognitives imparties aux êtres humains, dont le fonctionnement harmonieux assure une connaissance du monde extérieur. Estimant qu'on n'a pas suffisamment sondé, du moins dans les publications récentes, la relation entre le raisonnement syllogistique et l'acte noétique, l'auteur propose d'abord un développement sur la logique et la science (chapitre 1), puis offre des exposés, tous bien étoffés, sur la sensation et l'expérience (chapitre 2), l'induction (chapitre 3), et « le *voûς* comme intuition » (chapitre 4). Ces chapitres sont bien entendu l'occasion, pour l'auteur, de réaffirmer et de développer sa thèse selon laquelle l'intellect accompagne d'emblée les opérations du sens. On sort de la lecture de ces chapitres, de même que de celle de l'appendice, avec une compréhension accrue de plusieurs des aspects encore actuels de l'aristotélisme.

C'est donc sans réserve aucune que l'on saluera la parution de cet ouvrage, qui constitue, à n'en pas douter, une contribution notable et stimulante aux études aristotéliennes.

Martin ACHARD
King's College London, United Kingdom

Marcel DÉTIENNE, **Comparer l'incomparable**. Paris, Éditions du Seuil (coll. « La Librairie du XX^e siècle »), 2000, 144 p.

ID., **Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français raciné**. Paris, Éditions du Seuil (coll. « La Librairie du XX^e siècle »), 2003, 173 p.

Ces deux livres d'un grand historien-anthropologue qui a traversé l'Atlantique pour prendre sans doute plus de recul et de distance vis-à-vis des matériaux qui l'intéressent doivent être lus ensemble, comme deux volumes qui se complètent sur un même thème, celui des « mythidéologies », pour reprendre une expression de l'auteur. Dans ces deux ouvrages, Détiene joue un peu les apprentis sorciers, il pratique littéralement ce qu'il qualifie de « comparatisme expérimental et constructif ».

Avertissons tout de suite le lecteur que ce jeu, soit le rebutera d'office — et il refermera le livre —, soit le séduira — et il lira alors d'un bout à l'autre un texte épicé, parfois provocant mais combien rafraîchissant ! Détienne ne s'interdit aucune question, il bouscule les opinions, déconstruit les stéréotypes, fait émerger d'intéressantes associations et s'oppose à toute forme d'académisme. Il plonge le lecteur tantôt dans l'histoire ancienne, celle des Grecs, tantôt dans la France contemporaine, tantôt dans l'histoire des sociétés non modernes étudiées par les ethnologues, brouillant ainsi l'espace et le temps.

Comparer l'incomparable est un texte pamphlétaire, « postdéconstructionniste », pour reprendre un mot de l'auteur. Détienne y montre surtout comment développer la démarche comparative qui l'intéresse. Plus question ici de comparer des comparables au sens classique du terme en élaborant des typologies ou des morphologies. Au contraire, Détienne plaide pour qu'historiens et anthropologues sortent de l'Incommensurable et travaillent de concert. Tous, renchérit-il avec perspicacité, doivent éviter d'être pris au piège d'une culture qui se ferme comme une huître.

Dans cette optique, l'auteur propose une introduction et quatre études en cours de réalisation où il met en œuvre sa démarche. L'introduction en appelle à une meilleure collaboration entre historiens et anthropologues, une piste déjà ouverte par des penseurs aussi différents que le jésuite Joseph-François Lafitau, qui osa comparer les Grecs aux Iroquois, et Georges Dumézil, perçu comme un intrus par les spécialistes de la Rome antique. Cette piste ne fut toutefois jamais exploitée en profondeur. Lucien Febvre, Marc Bloch et Fernand Braudel sont donc égratignés au passage, tout comme les historiens britanniques et allemands, tous accusés d'en rester à des histoires nationales. La première enquête se déploie ensuite autour de deux questions, qu'est-ce qu'un lieu et qu'est-ce qu'un site ? On trouvera ici les premiers développements d'un sujet que l'historien exploite plus à fond dans son second volume brièvement analysé ci-dessous et intitulé *Comment être autochtone ?* La seconde enquête porte sur les régimes d'historicités et le changement. L'historien rappelle que certaines sociétés valorisent plus que d'autres les ruptures et changements radicaux. Le raisonnement de Détienne rejoint ici en bonne partie celui que Lévi-Strauss adopte dans *Mythe et histoire*, un texte trop souvent mal compris où l'ethnologue se sert de la distinction entre sociétés chaudes et sociétés froides pour faire ressortir différentes attitudes face à l'histoire. Pour Détienne, la situation de l'Occident se démarque : l'histoire demeure encore un instrument d'éducation politique dans ces sociétés, si bien que pour le sens commun, une société qui n'enseigne pas l'histoire est une société suicidaire. La troisième enquête est consacrée aux polythéismes et aux expériences religieuses. Suivant de nouveau les pas de Dumézil, l'historien met en rapport les dieux, les puissances, les génies et les esprits mais aussi les objets et les gestes. Le dernier chantier, celui des pratiques d'assemblée et des formes du politique, offre à Détienne l'occasion de promener son lecteur dans l'Éthiopie du Sud contemporaine, chez les Ochollo, mais également chez les Cosaques du xv^e siècle en passant par les communes italiennes, la Révolution française de 1789 et l'Athènes de Périclès. Ce dernier chantier a récemment abouti à une publication collective fort intéressante dirigée par l'auteur et qui s'intitule *Qui veut prendre la parole ?* (Paris, Seuil, 2003, 433 p.).

Dans *Comment être autochtone ?*, l'historien se donne comme mission celle de dénationaliser les histoires nationales en Europe et ailleurs dans le monde. La thèse qu'il avance tient en une phrase : pour quelqu'un venu d'ailleurs, il y a cent et une manières de fabriquer du territoire à partir de deux ingrédients, la terre et le sang.

Deux grandes idées doivent au moins être retenues. La première, l'hypothèse de l'auteur, considère que l'autochtonie n'est en définitive qu'une façon de faire du territoire, d'aménager un terrain et d'en faire son domaine vital, avec ses marques, ses odeurs, ce que la langue populaire exprime par l'idée de *faire son trou*. On laissera au lecteur le plaisir de voir comment à partir de là, Détienne

met en perspective ce qui se passe sur le territoire des Yanomami, en Israël aujourd'hui, dans la Padanie des Lombards, dans la France de Braudel et le monde des anciens Grecs. La seconde idée figure à la toute fin du volume. Elle laisse apparaître la position de l'auteur qui reprend à son compte une déclaration d'E. Kant : « Personne n'a originairement le droit de se trouver à un endroit de la terre plutôt qu'à un autre ».

À certains égards, ce livre me semble moins riche et moins équilibrée que le tout premier, paru trois auparavant. Ici, en effet, l'Europe domine et si Détienne prend un malin plaisir à lancer quelques piques qui agaceront ses collègues de la Sorbonne et de l'EHESS, la maigreur des données mobilisées pour les sociétés non modernes décevra les ethnologues qui en resteront sur leur faim. Le problème s'avère d'autant plus évident que l'auteur navigue à contre-courant des idéologies contemporaines véhiculées dans les communautés autochtones de multiples régions de la planète et en partie relayées par les ethnologues, traditionnels défenseurs des peuples minoritaires et des populations spoliées. Lorsqu'on provient d'un pays où les frontières sont relativement bien établies et les droits acquis après de multiples guerres, n'est-il pas plus facile de critiquer cette instrumentalisation politique de la notion d'autochtonie ? Enfin, l'historien aurait pu prendre un peu plus de risques et ne pas s'en remettre autant à son propre terrain de prédilection méditerranéen.

Ceci étant dit, ces livres de Détienne valent le détour. L'écriture est limpide, élégante, les arguments convaincants et les exemples instructifs. Ces ouvrages séduiront sans aucun doute tous ceux et celles qui sont prêts à laisser de côté la chronologie et la quête des origines, l'histoire positiviste et les ornieres nationales pour entrer dans la logique de la pensée humaine, les grandes règles de navigation qu'évoque Lévi-Strauss lorsqu'il entre dans le dédale des mythes.

Frédéric LAUGRAND
Université Laval, Québec

Lawrence DEWAN, **Form and Being. Studies in Thomistic Metaphysics.** Washington, D.C., The Catholic University of America Press (coll. « Studies in Philosophy and the History of Philosophy », 45), 2006, xviii-265 p.

Dans ce livre d'une présentation soignée et d'une typographie impeccable, le Père Lawrence Dewan, o.p., professeur au Collège dominicain d'Ottawa, a regroupé, selon un ordre systématique, quelques articles, parmi plusieurs autres, qu'il a consacrés, depuis près de vingt-cinq ans, à l'importance de la cause formelle et au concept d'être en métaphysique thomiste. Je dois dire que j'ai éprouvé beaucoup de satisfaction à suivre pas à pas les analyses textuelles méticuleuses et nuancées, toujours suggestives, par lesquelles ce chercheur émérite réussit à éclairer ces deux thèmes difficiles et centraux au point d'en renouveler l'interprétation et d'en souligner le caractère fondamental. Les débats qu'il engage avec des opposants, parfois redoutables, sont tous motivés par la recherche de la vérité et, malgré leur vigueur, n'excluent jamais la bienveillance et l'humour.

Il faut lire à ce propos le chapitre 6 intitulé : « St. Thomas and Analogy : The Logician and the Metaphysician », dans lequel, sans se porter à la défense du traité de Cajetan, *De nominum analogia*, il reproche à son ami Ralph McInerny, directeur du Maritain Center de l'Université Notre Dame, d'avoir, dans son essai *Aquinas and Analogy*, fait une lecture compositée et dérivante de la triple division de l'analogie proposée par saint Thomas en 1,19 de son commentaire des *Sentences* de Pierre Lombard, une division que le Père Dewan connaît bien pour l'avoir utilisée comme pièce maîtresse de sa thèse sur Johannes Capreolus. Il amorce sa critique en citant Charles De Koninck : « [...] analogy is primarily a logical problem, to be used eventually in analogical naming by the metaphysician [...] » (« Metaphysics and Interpretation of Words », *Laval théologique et philosophique*, 17, 1